



Paradigmi

Rivista **1**
di critica filosofica

Anno XXXI - Nuova serie
Gennaio-Aprile 2013

Lingua identità cittadinanza

a cura di Ilaria Tani

Ilaria Tani

Presentazione

Tullio De Mauro

Linguistica in cerca di identità

Patrick Sériot

Les mots et les choses.

Langue citoyenne ou langue nationale?

Jürgen Trabant

Renan Revisited. Reflections on Nation and Language

Ilaria Tani

Lingua, linguaggio, discorso nel dibattito su cultura e cittadinanza

John E. Joseph

Lingua, cittadinanza e libertà personale

DOSSIER - LA CITTADINANZA EUROPEA: NORME E PRATICHE DI ACCESSO

Patrizia Nanz

Lo sviluppo della cittadinanza comunitaria e la Corte di giustizia europea

Josiane Boutet

Inégalité linguistique, identités plurilingues et insertion sociale

Monica Barni

Competenza linguistica e integrazione. Il caso italiano

SAGGI

Telmo Pievani

Intelligent Design and the Appeal of Teleology. Structure and Diagnosis of a Pseudoscientific Doctrine

Marina De Palo

L'ellipse en contexte

FATTI E LIBRI

SOMMARI/ABSTRACTS

FrancoAngeli

PATRICK SÉRIOT*

LES MOTS ET LES CHOSES.
LANGUE CITOYENNE OU LANGUE NATIONALE?

«La nation, une idée si claire en apparence,
mais qui prête aux plus dangereux malentendus»
(E. Renan, 1992, p. 37).

Rien n'est plus difficile que de déceler le différent derrière l'apparence du semblable. Ainsi en va-t-il d'un mot dont la référence semble si claire à ceux qui l'utilisent qu'ils ne se doutent pas que d'autres peuvent lui donner un sens qui leur apparaîtrait comme inouï s'ils pouvaient seulement en concevoir l'irréductible altérité. Ce mot est la *nation*.

Dans l'Union européenne tous les ressortissants d'un même Etat possèdent la même *nationalité*, synonyme de *citoyenneté*. Or il n'en a pas toujours été ainsi: certains Etats de l'Union ont connu jusqu'à il y a peu un système administratif qui différencie nettement la *nationalité* de la *citoyenneté*. Et certains Etats d'Europe en dehors de l'Union pratiquent encore cette distinction.

Ce article n'a d'autre ambition que d'explicitier cette distinction sémantique, d'en retracer les origines et d'en indiquer les conséquences dans les rapports entre l'individu et la collectivité: s'agit-il de nature ou de culture, d'essentiel ou de contingent? L'instrumentalisation de la linguistique, ou plus précisément du *discours sur la langue* va être ici une voie d'approche essentielle.

1. *Un malentendu permanent*

Quelques exemples, d'apparence anecdotique mais de contenu pertinent, devraient permettre de mesurer l'ampleur du phénomène.

En 1983 paraît à Moscou la traduction française d'un ouvrage du démographe soviétique Salomon Brouk: *La population du monde*, donnant une description de chaque pays du monde d'un point de vue dit "ethno-démographique". Quelques mois plus tard, dans *L'Humanité* du 29 février 1984, G. Marchais écrit une lettre ouverte au Comité central du PCUS, dans laquelle il exprime sa «très vive irritation» causée par ce livre. Il dit que l'auteur, «sous couvert de classification eth-

* Centre de recherches en histoire et épistémologie comparée de la linguistique d'Europe centrale et orientale (CRECLECO), Université de Lausanne. patrick@seriot.ch.

nographique [...] prétend diviser la population de notre pays entre, d'une part, ceux qu'il nomme 'les Français', qui seraient, d'après lui, '44 millions, soit 82,5% de toute la population', et d'autre part [...] les Alsaciens, les Flamands, les Bretons, les Basques, les Catalans, les Corses, les Juifs, les Arméniens, les Tziganes et 'autres'». G. Marchais cite également un passage du livre où il est dit, par exemple, que «les Alsaciens-Lorrains s'apparentent aux Allemands». L'argument essentiel de l'article est que

ces allégations [sont] odieuses et ridicules. [...] Pour nous, comme pour tous les citoyens de notre pays, est français tout homme, toute femme, de nationalité française. La France n'est pas un Etat multinational: c'est un pays, une nation, un peuple, fruits d'une déjà longue histoire. Toute tentative – opérant sur des critères hasardeux dont la frontière avec le racisme est imprécise –, visant à définir comme non 'purement' français tels ou tels membres de la Communauté française, est une offense à la conscience nationale. Personne, ici, ne peut l'accepter, et notre Parti moins que tout autre.

Au milieu des années 1990 est apparu à la télévision française un oxymore vivant: un *citoyen russe de nationalité française*. Il s'agissait d'un ancien soldat français, qui avait été fait prisonnier par les Allemands au cours de la seconde guerre mondiale. Dans son camp de prisonniers il avait fait la connaissance d'une femme ukrainienne. Le camp fut libéré par l'armée soviétique, il épousa sa compagne ukrainienne et la suivit en Ukraine. Pendant 50 ans il ne donna pas signe de vie, mais à la fin de l'Union soviétique il voulut aller en France pour essayer de retrouver des traces de sa famille. Il avait acquis en se mariant la *citoyenneté* soviétique, puis russe (celle de la Fédération de Russie), tout en gardant sa *nationalité* française au sens "ethnique", catégorie administrative non seulement officielle, mais encore obligatoire en URSS puis Russie ex-soviétique.

Une dizaine d'années plus tard une jeune femme russe récemment mariée en Suisse à un Suisse partit en Russie pour présenter son époux à sa famille. Tout étranger devant être enregistré au poste de police le plus proche de son domicile, ils s'en furent remplir cette formalité. La question "citoyenneté" ne posait aucun problème: il suffisait de recopier le passeport. Mais à la question suivante: "nationalité" la fonctionnaire remplit sans hésiter la case par "Allemand". Devant l'étonnement des intéressés elle répliqua: «quand on a un nom à consonnance germanique, c'est qu'on est allemand». Pour elle, si "suisse" est bien une *citoyenneté*, ce ne peut être en aucune manière une *nationalité*.

Le malentendu est constant parce que les mots sont les mêmes mais les sens sont différents. Récemment encore une table ronde en sociolinguistique

réunissait à Paris des spécialistes “de l’Ouest” (Français et Britanniques) et “de l’Est” (Russes et Estoniens). Un Estonien expliquait le statut particulier des Allemands et des Juifs en Estonie dans les années 1930. Aussitôt un Français exprima son indignation devant le “racisme” de cette répartition administrative, en disant qu’il comprenait que des “étrangers” comme les Allemands pouvaient avoir un statut particulier, mais pas les Juifs. La réponse que les “Allemands” n’étaient pas des “étrangers”, mais des *citoyens estoniens de nationalité allemande* suscita un silence interloqué.

Dans l’autre sens, un match de football où l’équipe *nationale* de France comportait des joueurs sénégalais ou togolais fit naître chez mes amis moscovites regardant la télévision la question classique: «comment votre équipe *nationale* peut-elle comporter des joueurs qui ne sont pas français?».

Enfin, expliquer en Europe orientale à des non-linguistes la situation linguistique suisse n’est pas une mince affaire, mais comporte des moments de bonheur pour l’historien des idées sur la langue. Souvent des non-spécialistes de linguistique ont des idées bien arrêtées sur le rapport entre langue et nation. Lors d’une visite du musée Nikolaj Marr à Chokhatauri en Géorgie, les gardiens m’ont interrogé sur la langue suisse. Ma réponse qu’une telle langue n’existe pas a provoqué cette réaction, à laquelle je m’attendais désormais: «comme nous vous plaignons! Vous n’avez pas encore réussi à créer votre langue nationale. Il va falloir que vos poètes et vos écrivains travaillent encore beaucoup pour que votre nation reçoive sa langue»...

2. Deux modèles

Une nation n’est pas une chose, elle n’existe que parce qu’il y a des mots pour la dire. Ces mots, s’ils appartiennent bien à une *langue*, fonctionnent dans des *discours* spécifiques. Ce sont les fondements de cette matérialité d’un type particulier, la *matérialité discursive*, que je cherche ici à mettre au jour. On peut ainsi distinguer deux modèles au fondement de deux fonctionnements discursifs différents, s’articulant sur le même mot “nation”.

A la fin du XVIIIème siècle coexistaient en Europe occidentale deux entités qui utilisaient le même mot pour désigner deux notions extrêmement dissemblables. Dans la France de l’Ancien Régime, la langue française n’était aucunement une langue “nationale”, mais la langue nécessaire à l’administration et à l’élite intellectuelle. La Révolution, en ce domaine, a apporté un brusque changement de point de vue: le triomphe de la langue française était le triomphe de la Nation et de la Raison. A la même époque, au contraire, en Allemagne, c’est la communauté de langue qui servait à définir la nation, et

qui sera à la base de la revendication d'un État national unifié. La Nation française est un projet politique, né dans de violentes luttes politiques et sociales. La Nation allemande, au contraire, est apparue d'abord dans les travaux des intellectuels romantiques, comme une donnée éternelle, reposant sur une communauté de langue et de culture (c'est une *Kulturnation*, s'opposant à une *Staatsnation*). Pour les romantiques allemands, la langue était l'essence de la nation, alors que pour les révolutionnaires français, elle était un moyen pour parvenir à l'unité nationale. Aussi pouvons-nous, en première approximation, opposer deux définitions du mot "nation" au XIX^{ème} siècle. En France, dans l'idéologie jacobine, qui trouve son origine dans la philosophie du *Contrat social*, le peuple souverain proclame l'existence de la nation, une et indivisible. C'est l'État, c'est-à-dire une entité politique, qui donne naissance à la Nation. Dans la conception romantique allemande, au contraire, la Nation précède l'État. Le "Volk" (que l'on pourrait traduire par "groupe ethnique"), est une unité par essence, reposant sur une communauté de langue et de culture. Dans la conception romantique, au commencement était la langue et la culture, alors que dans la conception jacobine issue des Lumières, la langue n'est qu'un moyen d'unification politique. On opposera ainsi en allemand deux notions: *Gesellschaft* (ou société, produit politique, artificiel), et *Gemeinschaft* (ou communauté, objet naturel). En fait, il semble que l'idée allemande de *Kultur* soit liée à des pratiques culturelles traditionnelles, voire paysannes, alors que l'idée française de *civilisation* est plutôt liée à la ville et à des valeurs "bourgeoises", qui doivent être étendues au territoire national tout entier, au détriment de la culture paysanne (les dialectes locaux, modes de vie traditionnels, etc.). L'idée romantique allemande de nation est un système *organique* dans lequel la langue est porteuse d'une "culture nationale" et est liée au "*peuple*" de façon irréversible (sur ce point, cf. Baggioni, 1986). La conséquence en est que, dans la conception romantique allemande, le peuple a *déjà* une langue, alors que dans la conception jacobine française la langue "commune" doit être imposée à la population entière de la nation, même, et surtout, à cette partie du peuple qui ne la connaît pas. On trouvera la première expression de la théorie romantique de la nation dans le cinquième *Discours à la nation allemande* de Fichte (1807): «Ce qui parle la même langue, c'est déjà, avant toute apparition de l'art humain, un tout que par avance la pure nature a lié de lignes multiples et invisibles. [...] Un pareil tout ne peut admettre en son sein aucun peuple d'une autre origine ou d'une autre langue, ni vouloir se mêler avec lui».

Ces deux approches de la nation ont souvent été résumées en termes de "théorie objective" et "théorie subjective", ou bien de "conception ethnique"

et “conception élective” (cf. Dumont, 1985). Il me semble plus approprié de parler de théorie naturaliste et de théorie contractualiste, qui peuvent être présentées en termes d’“ethnos” et “demos”, c’est-à-dire dans l’opposition entre le sens *romantique* du mot “peuple” et son sens *social*. La définition jacobine de la nation se manifeste alors dans un *jus soli* (droit du sol), la définition romantique allemande dans un *jus sanguinis* (droit du sang).

Le fossé d’incompréhension entre définitions de la nation en Europe de l’Ouest (moins l’Allemagne, mais avec la Suisse) et en Europe Centrale et Orientale (avec l’Allemagne) repose précisément sur cette opposition entre “demos” et “ethnos”, sur une controverse implicite entre le fondement politique et le fondement ethnique de la “nation”.

Dans le mouvement révolutionnaire du début du XX^{ème} siècle, on peut observer une opposition similaire, mais cette fois entre les marxistes d’Europe occidentale, pour qui l’appartenance de classe est le critère principal qui détermine un individu, et les marxistes d’Europe centrale et orientale (autrichiens et russes), pour qui l’appartenance nationale devait aussi être prise en compte. Il n’est pas indifférent qu’une polémique se soit à son tour engagée entre ces derniers: les “Austro-marxistes” définissaient la nation sans égard au territoire, alors que pour les Bolcheviks, la nation était «une communauté humaine stable, historiquement constituée, née sur la base d’une communauté de langue, de territoire, de vie économique et de formation psychique, qui se traduit dans une communauté de culture» (cf. Staline, 1913; trad. fr., 1978, p. 15).

A cette divergence de définition correspond une différence de situation. En France, et en Angleterre, la langue officielle, la langue qu’on peut appeler *standard*, s’est faite à partir des dialectes et au-dessus des dialectes en une lente et longue évolution historique. Dans ces deux cas, c’est un État qui est à l’origine de la formation d’une nation. En Europe centrale et orientale, en revanche, l’émergence des “langues nationales” (à ne pas confondre avec des “langues standards”), est plus brusque, elle répond à une entreprise beaucoup plus volontariste, dans la mesure où l’on sait que, par exemple, “le” serbo-croate est le produit d’un accord signé entre deux personnes (Vuk Karadžić et Lj. Gaj) à Vienne en 1850 (cf. Garde, 1992, p. 45), langue *normée* à partir d’un compromis entre un certain nombre de dialectes. Il en va de même, par exemple, pour le rôle de Kollár, ou Štúr pour la normalisation (ou création?) du slovaque dit “littéraire” (cf. Ferenčuhová, 1996). Dans ces pays, c’est une certaine idée de la langue (ainsi que de la culture, de la religion, du territoire, bref, de la *communauté*) qui est à l’origine de la nation. On peut ainsi donner les *noms* de ceux qui, à partir de ce continuum, ont fabriqué une unité discontinue, homogène (ou tendant à l’homogénéité) et normée. Une chose, en tout cas, est

frappante, c'est l'importance démesurée de la question de la langue en Europe centrale et orientale en ce qui concerne la "question nationale".

Or, ce n'est pas le moindre des malentendus que les revendications "nationales" au sens ethnique prennent le plus souvent pour base les "principes de la Révolution française".

Entre le Congrès de Vienne de 1815 et le Traité de Versailles de 1919 le principe des souverains, ou principe de légitimité, a laissé la place au principe des nationalités. Dans la plupart des manuels on trouve l'idée que ce passage s'est fait aux alentours de la révolution de 1848, "sous l'influence des idées de la Révolution française". Il me semble que "l'influence des idées de la Révolution française" repose sur un grand malentendu. Si le "Droit des peuples à disposer d'eux-mêmes" est bien un principe de la Révolution française, la notion de "peuple" telle qu'elle apparaît dans l'Est de l'Europe lors des révolutions nationales de 1848 *ne parlait pas du même peuple* que la Révolution française.

Dans ce nouveau type de pensée, autour de 1848, on entend un leitmotiv: là où il y a langue il y a nation, là où il y a langue distincte il y a nation distincte. On perd la notion jacobine de citoyenneté (politique) pour adopter la notion romantique de nationalité (ethnique), en utilisant une même constante: le mot "peuple".

3. La langue, fondement de la nation, ou l'inverse?

La différence entre le modèle jacobin et le modèle romantique est bien connue du point de vue des sciences politiques, mais a fait l'objet de moins d'attention du point de vue de l'histoire des théories linguistiques. Or l'explicitation des soubassements politiques de ces théories et courants en linguistique permet parfois de mettre au jour des problèmes complexes et d'en comprendre l'origine et les raisons.

Au XIX^{ème} siècle, à la suite des guerres napoléoniennes, se fit jour peu à peu, parmi les intellectuels des classes bourgeoises d'Europe centrale et orientale, l'idée que le pouvoir politique était à portée de la main si l'on arrivait à montrer qu'il existait une *nation*, donc un peuple, donc le droit à avoir un Etat. Les intellectuels de 1848 à Prague ou Zagreb avaient le même slogan politique que les Jacobins français de 1789: *l'Etat-nation*, mais derrière l'identité de formulation, ils mettaient un tout autre contenu. La *nation* n'était plus le projet politique du contractualisme de Montesquieu ou Rousseau, mais un être mystique, une réalité antérieure à tout projet politique, fondée en nature, manifestée dans une langue et une culture. Pour se démarquer des oppres-

seurs allemands et autrichiens, les intellectuels des villes slaves d'Europe centrale empruntaient à ces mêmes Allemands les termes mêmes de leur "libération", ou "émancipation" nationale. Le romantisme allemand de Herder et Fichte fournissait un cadre de pensée parfaitement adapté à une revendication politique qui se dissimulait derrière un discours de découverte: la "véritable nature" d'une nation est son âme collective, sa culture, à laquelle on avait accès à travers la *langue* que parle le peuple. Parler la même langue était le mode d'être de la collectivité appelée *nation* par les romantiques.

Les intellectuels issus des milieux bourgeois urbains qui allaient à la campagne pour collecter les contes populaires, à l'instar des frères Grimm, allaient néanmoins vite se trouver devant une situation embarrassante. D'une part, eux-mêmes s'exprimaient dans un idiome totalement différent de ce même "peuple" qu'ils chérissaient tant: la langue maternelle des premiers intellectuels promouvant la cause nationale slave à Bratislava (Presburg) comme à Ljubljana (Lajbach) était l'allemand. Cela pouvait néanmoins s'arranger: ils étaient prêts à "apprendre auprès du peuple" la langue de ce dernier. Mais il y avait une circonstance plus ennuyeuse: les paysans, qui formaient la masse du "peuple", s'exprimaient dans des formes vernaculaires qui présentaient une très forte variation territoriale. Sur quelques centaines, voire quelques dizaines de kilomètres, l'intercompréhension venait vite à faire défaut. Comment prendre en compte la variation quand on voulait prendre modèle sur "le peuple", censé parler une langue "pure et authentique"? A cela s'ajoutait que le "peuple" si idéalisé par les intellectuels romantiques avait la désagréable habitude de parler "populaire", voire grossier, ce qui cadrait mal avec les manières policées de ceux qui, dans les salons des villes, chantaient l'âme populaire en pentamètres iambiques.

La question fut résolue par un artifice, présenté comme un processus naturel: les dialectes populaires allaient être utilisés comme base d'une langue "littéraire", langue de la nation toute entière. Les écrivains et linguistes allaient se charger du travail d'élaboration de cette langue, le peuple se contentant de fournir le matériau brut. Il faut dire, du reste, que le mot "peuple" lui-même était une invention des intellectuels, les paysans ne parlant jamais d'eux-même en termes de "peuple". On vit ainsi, en quelques dizaines d'années, apparaître successivement une "knjižovni jezik" en Serbie, une "spisovný jazyk" en Bohême, puis une "knjižoven ezik" en Bulgarie, la "literaturen jezik" n'apparaissant qu'au XX^{ème} siècle en Macédoine, tous termes qui désignent cet objet à la fois construit, élaboré, et en même temps censé être la "langue du peuple".

Cette dichotomie de la pratique langagière est fort dommageable à la compréhension d'une situation déjà passablement embrouillée, car elle est souvent

occultée, et les confusions sont fréquentes. Il convient pourtant d'être clair sur le fait que la réalité "enregistrable" des parlers locaux est un *continuum dialectal*, ce qu'on appelle un *diasystème*, continu hétérogène, alors que les langues "littéraires", c'est-à-dire normalisées, standardisées, et élevées au niveau de dignité de "langue nationale", forment des ensembles homogènes et discontinus. On peut compter les langues officielles, pas les usages dialectaux.

Mais si les langues littéraires/nationales sont des objets construits, rien n'empêche de les rapprocher, il suffit de faire bouger les limites imaginaires de l'être collectif. Le goût de l'érudition historique et philologique, lié dans toute l'Europe romantique à l'"éveil" de l'idée nationale (la nation n'est pas inventée par les intellectuels, c'est une princesse endormie qui n'attend qu'un prince charmant pour la réveiller) est à la base d'une entreprise à finalité toute politique: dessiner les contours d'un Etat, ou du moins d'un territoire autonome à l'intérieur de l'Empire des Habsbourg. Ce territoire devait reposer sur la mise en évidence des véritables solidarités linguistiques et culturelles de populations qui n'avaient jamais vécu dans un même Etat, mais dont l'élite intellectuelle voulait créer un espace homogène: une *nation*. L'"idée yougoslave" a pour résultat la création d'une langue littéraire unifiée en 1850, cf. *supra* (écrite en alphabet latin chez les Croates, en alphabet cyrillique chez les Serbes, la langue littéraire slovène restant en dehors de la construction du serbo-croate). C'est donc bien une *idée étatique* (donc *politique*) au départ qui débouche sur une langue, et non l'inverse, comme les romantiques le proclament.

Mais les idées varient, et les langues rêvées par les intellectuels (et non parlées par le peuple au nom duquel ces mêmes intellectuels avaient forgé la langue de la nation) vont faire de même. La conséquence est mise à la place de la cause, et la justification naturaliste de l'édification nationale va vite tourner en rond. Si "les Yougoslaves" existent, alors ils doivent avoir une langue commune, appelée le serbo-croate, ou croato-serbe. Mais lorsque les réalités difficiles de la Yougoslavie des années 1930 eurent mis en évidence des antagonismes irréconciliables, des malentendus abyssaux et des rancœurs coriaces, c'est le *même* type de discours qui fut appelé à la rescousse pour *prouver* que, cette fois-ci, les Serbes et les Croates n'avaient rien en commun, et surtout pas la langue. Tout peut être démontré, il suffit d'en être convaincu d'avance. Le but n'est pas de vérifier une hypothèse, mais d'asséner une vérité. Or, là encore, ce qui semble être une procédure logique déconcertante, devient parfaitement clair si l'on accepte de ne pas perdre de vue l'existence des deux niveaux de réalité de la langue: diasystème et langue "littéraire".

La “langue littéraire” n’existe que parce qu’il y a des gens pour la penser, la construire, en peaufiner les normes, en discuter le bien-fondé. Elle est malléable à souhait, puisqu’on peut la rapprocher de celle des voisins (le serbe et le croate sont alors deux variantes du même, comme le tchèque et le slovaque sous le régime de T. Masaryk dans l’entre-deux-guerres étaient considérés comme deux variantes de la même “langue tchécoslovaque”) ou bien au contraire l’en éloigner. Et quand la langue de celui qu’on estime être l’autre a le malheur d’être la même que la sienne propre, qu’à cela ne tienne, on lui invente des différences.

Être soi, c’est inventer la langue des autres. Combien de “mots serbes” ont-ils été inventés par les extrémistes croates pour affirmer l’identité de la langue et de la nation croates, quand bien même il s’agissait de mots inexistantes ou bien parfaitement compris en Croatie? Combien de mots “authentiquement croates” ont-ils été inventés de toute pièce pour “faire plus croate”?

Cette obsession onomatourge n’est pas une couleur locale, elle n’est pas le produit de la seule malignité délirante de quelques obscurs détraqués, elle a une longue histoire qui s’inscrit dans un système de pensée parfaitement défini.

Soulignons d’abord que l’obsession de la langue n’est pas indispensable au marquage d’une différence: les Irlandais catholiques et protestants se détestent cordialement, tout en parlant rigoureusement la même langue (l’anglais, qui n’est pas la langue de leurs “ancêtres” gaéliques), mangent la même nourriture, écoutent la même musique. Eux ont choisi la religion pour s’entre-déchirer. Mais ce n’est bien sûr qu’un prétexte: ce n’est pas le dogme de l’Immaculée Conception qui les sépare, mais l’altérité mise en discours. Swift, dans les *Voyages de Gulliver*, décrit deux partis d’une de ses îles utopiques, farouchement opposés sur un problème d’une importance capitale: faut-il casser les œufs durs par le gros bout ou par le petit bout? Qu’importe le moyen, pourvu qu’on ait la différence! Si, pourtant, la langue comme marque indélébile de l’identité collective a été souvent utilisée pour “faire de l’Un”, c’est grâce à une théorie qui a bénéficié d’un succès sans précédent à la fin du XVIIIème siècle en Allemagne, et qui s’est répandue comme une traînée de poudre dans toute l’Europe centrale et orientale dans le courant du XIXème siècle.

Dans la Grammaire de Port-Royal (1662), la langue était la marque de la raison que Dieu avait déposée dans la tête de tous les hommes. La raison étant unique, elle était la même pour tous, les différences entre les langues n’étant que des détails superficiels. Mais bientôt se fit jour l’idée que les différences étaient révélatrices de particularités de pensée irréductibles les unes aux autres,

que chaque langue était une vision du monde, bref, un *Être collectif*. Parler ne servait plus seulement à communiquer, mais plutôt à instaurer une différence avec les autres. La langue devenait un instrument de non-communication. Si W. von Humboldt pensait qu'on était enfermé dans le "cercle" de sa langue, encore était-il émerveillé par la diversité des langues, qui révélaient, comme les couleurs de l'arc-en-ciel, la richesse de l'humanité. Mais au cours du XIX^{ème} siècle les choses allaient se figer: ce n'était plus la variété qui comptait, mais la différence. L'important était de ne plus comprendre la langue du voisin, seule façon d'affirmer son Être collectif. Les Kachoubes ne comprenaient plus les Polonais, les Slovaques ne comprenaient plus les Tchèques, les Macédoniens ne comprenaient plus les Bulgares. La perte de l'intercompréhension des Serbes et des Croates n'est que l'écho le plus récent de cet élan de séparation des groupes en Europe, contemporain du fait que les Ukrainiens ne veulent plus comprendre les Russes et que les Ruthènes ne veulent plus comprendre les Ukrainiens.

Un linguiste, il est vrai, se fatigue vite de ce genre de discours, qui n'impressionne plus que les journalistes formés en sciences politiques. Car bien malin celui qui pourra définir ce qu'est une intercompréhension. Et c'est là qu'on revient à l'importance des modèles d'évidence, des métaphores qui s'imposent sans jamais se mettre à découvert. Au XIX^{ème} siècle le modèle dominant de la linguistique était la biologie. Une espèce était définie par l'*interfécondité*, une langue était à son tour définie par l'*intercompréhension*. Les relations entre langues étaient en oui ou en non, pas en plus ou en moins. Mettez ensemble un chat et un chien, vous n'obtiendrez que des hurlements sauvages, mais si vous remplacez le chien par une chatte au bout d'un certain temps apparaîtront des petits chats. La preuve de l'espèce est faite, il n'y a plus qu'à suivre le modèle pour les langues.

L'ennui, c'est que ce modèle s'avère totalement inapplicable. Rien ne concorde. Le phénomène de l'emprunt, de l'imitation, si fréquent dans l'histoire des langues, n'a aucun équivalent en biologie. L'hybridation est stérile dans les espèces animales, courante et enrichissante avec les langues.

Mais un modèle qui marche ne va pas s'effacer facilement. Surtout si son raisonnement naturaliste a l'immense avantage de masquer "en nature" une pratique ou une revendication politiques, c'est-à-dire "en culture". A chaque nation sa langue, et si le groupe n'en a pas en propre, ce n'est pas grave, on va lui en faire une. Si *café* se dit *kava* en serbo-croate et *khava* en bosniaque, qui osera alors affirmer que le bosniaque n'est pas une langue à part entière? Si *rivière* se dit *reka* en serbe et *rijeka* en croate, la preuve n'est-elle pas faite qu'on a bien là deux langues différentes, donc deux nations, etc...? Le site in-

ternet officiel du Monténégro affirme sur sa page d'accueil que la langue monténégrine est une langue à part entière, totalement différente du serbe, parce qu'il y a une lettre de plus dans son alphabet... Ce raisonnement, qui n'a aucun sens et aucun intérêt du point de vue de la linguistique, a un enjeu politique parfaitement clair: quelles élites intellectuelles vont jouir du pouvoir sur un espace territorial étatique, donc homogénéisé au nom de l'Etat-nation? A condition, bien sûr, de donner à la "nation" ce coloris ethniciste de 1848, qui n'a rien à voir avec la définition *citoyenne* de la nation dans la pensée des Jacobins de 1789. C'est alors du côté de la pensée contre-révolutionnaire (les *Ultras* L. de Bonald, J. de Maistre, puis la Droite classique: Ch. Maurras, M. Barrès et enfin l'ethnicisme à base anthropométrique: G. Montandon [1935]) qu'on va trouver cette définition *naturaliste* du groupe ethnique ("national"), reprise si facilement par le marxisme-léninisme et le titisme: on est le représentant de son groupe avant d'être un individu doté d'un libre-arbitre.

L'obsession linguistique en ex-Yougoslavie n'est sans doute que la face la plus visible d'une idéologie massivement répandue en Europe centrale et orientale, qui ne prend son sens que si l'on en démonte patiemment les pré-supposés, qui trouvent leur origine chez des penseurs-poètes, souvent doux comme des agneaux, mais aux idéaux facilement transformables en effroyables carnages: les romantiques allemands (Herder, Fichte).

4. Langue de la nation et caractère national

Depuis la fin des années 80 sont apparus dans la linguistique en Russie des objets de recherche étonnants aux yeux d'un "Occidental": *jazykovaja kartina mira* ["l'image linguistique du monde"], *jazykovaja ličnost'* ["la personnalité linguistique"], *jazykovoje sodержanie* ["le contenu linguistique"]. La désintégration de l'Union soviétique a ainsi donné naissance à un paradigme néo-humboldtien très marqué. Ce grand ensemble néo-humboldtien, très présent dans la linguistique russe actuelle, est quasiment inconnu des linguistes occidentaux en dehors des slavistes, parce que les textes ne sont pas traduits¹. Ainsi, la plus grande représentante du déterminisme linguistique, la linguiste polonaise Anna Wierzbicka, est citée en "Occident" pour sa métalangue sémantique universelle, ses "semantic primitives", beaucoup plus que pour ses travaux ethno-psycho-linguistiques.

¹Sur le néo-humboldtianisme russe contemporain on peut consulter quelques rares études, provenant toutes de slavistes occidentaux: Gebert (2006); Sériot (2005); Weiss (2006).

La dénomination de *néo-humboldtianisme* n'est pas utilisée en Russie actuelle. On dit plus communément *cognitivisme*, *ethno-linguistique* ou *linguoculturologie*, voire *ethno-herméneutique*, ou, plus généralement *culturologie*. Mais dans tous les cas il s'agit bien d'étudier la relation langue/pensée collective, en insistant sur le rapport de *détermination* de la dernière par la première. On utilisera ici la notion de néo-humboldtianisme comme métaterme. Il s'agit d'un corpus immense, aux frontières floues, mais largement présent en Russie actuelle.

Parfois la différence de "contenu de pensée" entre les langues est attribuée à une différence de conditions de vie (elle est une conséquence), parfois au contraire elle est un point de départ mystique (elle est alors une cause première). Mais les néo-humboldtiens russes sont fascinés par la différence des langues comme fondement de la *singularité* de la Russie, c'est-à-dire d'eux-mêmes. L'idée générale, constamment répétée, est une revendication et une justification de la différence entre la Russie et le reste du monde, ce monde étant essentiellement l'"Occident". Peur de la mondialisation (*globalizacija*), peur d'une agression extérieure, ce thème n'est pas nouveau en Russie, il remonte aux vieux thèmes slavophiles du ressentiment.

Un point à remarquer dans la rhétorique du néo-humboldtianisme russe est l'appel constant à l'évidence, c'est-à-dire l'absence totale de méthode hypothético-déductive. Ici, l'affirmation vaut preuve. Voici un exemple dans l'introduction d'un article: «De tout temps, la langue a été la caractéristique la plus marquante de l'ethnos» (Vorkačev, s.d.). Ou bien au cours de la discussion sur l'ontogénèse: «Il me paraît hors de doute que lors de l'acquisition de la langue maternelle par l'enfant se forme un réseau filtrant obligeant à interpréter le monde dans des catégories déterminées» (Mel'nikova, 2003, p. 109). Dans ce texte, aucune définition n'est donnée de la notion de "catégorie", mais l'important est celle d'interprétation du monde.

Le néo-humboldtianisme peut apparaître sous diverses hypostases, parmi lesquelles la *linguoculturologie* occupe une place importante. En voici une définition.

La linguoculturologie est la partie de l'ethnolinguistique qui est consacrée à l'étude et à la description de la correspondance entre la langue et la culture dans leur interrelation synchronique. [...] La linguoculturologie étudie avant tout les processus communicatifs vivants et le lien entre les expressions linguistiques qui y sont utilisées et la mentalité du peuple prise dans son fonctionnement synchronique. [...] L'objet de la linguoculturologie est étudié au carrefour de deux sciences fondamentales: la linguistique et la culturologie. Cette dernière étudie l'attribut de l'homme qu'est son auto-conscience. [...] Pour l'analyse linguoculturologique [...] le concept de cul-

ture est un concept de base. [...] La culture est une vision du monde et une compréhension du monde, possédant une nature sémiotique. [...] La culture est la mémoire historique du peuple. Et la langue, grâce à sa fonction cumulative, conserve cette mémoire, rendant possible le dialogue entre les générations, non seulement du passé au présent, mais aussi du présent au futur (Telija, 1996, pp. 217, 218, 222, 226).

En premier lieu, on constatera un parallélisme strict entre formes de langue et contenu de pensée: si des locuteurs ont une langue qui a une structure de la proposition “žestkaja” (à ordre des mots fixe, par ex. l’allemand), ils considèrent le monde comme une formation logique. À l’inverse, les Russes, avec un ordre des mots beaucoup plus libre, voient le monde comme totalement désordonné (Mel’nikova, 2003, pp. 117-119). «En analysant la spécificité de la structure de la proposition en russe, et plus précisément l’absence d’un ordre strict des mots, on peut considérer qu’au niveau psychologique cela entraîne la formation d’une compréhension du monde spécifique: la vision du monde, enracinée dans une couche inconsciente, comme d’un ensemble privé de structure générale [vseob”emljuščej]» (*ibidem*, p. 117),

Ce type de raisonnement implique une confiance absolue dans le sens littéral des mots et des expressions: une forme possède une signification et une seule. Ce qui signifie également, comme chez G. Orwell dans *1984* ou comme chez V. Klemperer dans *La langue du troisième Reich*, que l’absence d’un mot implique nécessairement l’absence du contenu correspondant. Si les “Occidentaux” n’ont pas le mot *avos*’ dans leur langue, ils ne peuvent même pas s’imaginer ce qu’il peut vouloir dire². Autrement dit, la langue *est* un contenu (et non pas seulement *a* un contenu).

Le paradoxe est que l’affirmation identitaire, reposant sur une revendication de différence, repose sur la mise en avant de la passivité et du fatalisme supposés (mais jamais *prouvés*, parce que difficilement prouvables) de la “mentalité russe”, autrement dit, sur la magnification d’un orientalisme autrefois péjoré. Mais cela, on le savait depuis Khomiakov et Dostoïevsky. L’important est l’affirmation d’un *Sonderweg*, mais l’obstacle est que pour y parvenir, il faut imiter les Allemands dans leur propre affirmation identitaire. L’important est de se démarquer de l’Autre par qui on craint de se faire absorber. Mais ce discours différentialiste invente un objet chimérique: “les langues occidentales”, “la mentalité occidentale”, marquées par l’agentivité ou activité, à la différence de la langue russe et de la mentalité russe, suppo-

² Le mot *avos*’ n’a effectivement pas d’équivalent *direct* en français. Mais on peut tourner la difficulté par des périphrases telles que “à tout hasard”, “on ne sait jamais”, “on verra bien”, “au cas où”, “en cas de cas”, “ça peut toujours servir”, “tout peut arriver”.

sées caractérisées par la passivité et le fatalisme. Dans cette volonté de se différencier de ceux qu'on envie mais qu'on n'arrive pas à être, pratiquement aucun travail de ce genre n'est effectué avec les langues "orientales" (arabe, turc, chinois): comme les intellectuels allemands de l'époque des guerres napoléoniennes, l'important est de se choisir un Autre et d'affirmer ensuite sa différence: être macédonien signifie ne pas être bulgare (les Guatémaltèques n'ont aucun rôle à jouer dans ce travail de construction identitaire). C'est pourquoi, pour A. Wierzbicka, être russe (et dire de façon passive *Mne xolodno*) signifie ne pas être américain (et dire de façon active *I am cold*)³.

Mais construire un Autre pour être soi, c'est aussi construire un autre objet imaginaire: une communauté parlante homogène, dont on peut étudier le psychisme collectif. Dans cet univers discursif, un présupposé jamais remis en cause est que tous les gens qui parlent la même langue pensent de la même façon. C'est ainsi que la sociologie est recouverte, ou effacée, par une ethnographie curieusement appliquée aux sociétés industrialisées, sans que ce transfert de modèle ne soit jamais explicité ni remis en question. On n'est plus dans l'ordre de l'humain, mais dans celui de l'ethnie.

Les néo-humboldtiens russes ne sont pas Roland Barthes: pour eux *la langue n'est pas fasciste*. Il n'est pas question de la remettre en cause. Leur travail n'a rien d'une *Sprachkritik*. Au contraire, elle ressemble à un cocon douillet, univers rassurant qui établit un sens unique et assuré pour chaque mot, chaque expression. Mais c'est aussi une théorie de la non-communication entre les cultures: aucune traduction n'est possible, aucune connaissance réciproque ne peut être envisagée. Puisqu'on ne peut connaître que soi-même, on ne court plus le risque de la comparaison.

Etre linguiste-slaviste, c'est vivre en permanence une expérience anthropologique: qu'est-ce qu'un groupe humain? par quelles tournures discursives se constitue-t-il? C'est vivre aussi des déchirements, des conflits de loyauté (comment dire à des amis X qu'on fréquente aussi des Y, qui sont considérés par les X comme leurs pires ennemis?). Mais c'est aussi se trouver démuné devant les attentes immenses de gens qui mettent une confiance immodérée dans la linguistique comme science pouvant mettre un terme à une angoisse identitaire. Il m'est arrivé dans les Balkans de me trouver devant des étudiants qui me demandaient: «Monsieur le professeur, vous qui êtes linguiste, dites-nous le vrai nom de notre langue». Comment leur répondre que cette question ne pouvait recevoir aucune réponse, et que l'interrogation linguistique mas-

³ Sur les fondements idéologiques de l'ensemble de l'œuvre d'Anna Wierzbicka, cf. Sériot (2005).

quait en réalité une autre demande, non formulable: «dites-nous que nous avons le droit d'habiter cette terre, ce territoire, et pas les autres». Le nom de la langue accolé à un territoire est un plaidoyer pour une légitimité. L'idéologie essentialiste-naturaliste a pour but de prouver qu' "on était là avant eux" (les Juifs avant les Arabes en Palestine, ou l'inverse? les Roumains avant les Hongrois en Transylvanie ou l'inverse? les Albanais avant les Serbes au Kosovo ou l'inverse?). On argumente sur une consubstantiabilité entre les ancêtres et les descendants, sans jamais dire que l'enjeu réel est l'accès à l'irrigation dans les terres arides ou aux plaines fertiles dans les climats tempérés. La réécriture mythique de l'Histoire, alimentée par des raisonnements linguistiques fantaisistes n'a que faire des réalités économiques ou politiques.

Le devoir des intellectuels, linguistes ou autres, est une résistance morale et intellectuelle: résister, ne pas céder, ne pas tomber dans le piège (exemple de piège: faut-il enseigner dans les universités françaises le serbe, le croate, le bosniaque et le monténégrin, ou bien continuer à enseigner ce qui fut une langue de communication: le serbo-croate?). Au lieu de perdre tant de temps et d'énergie à des discussions linguistiques, on pourrait 1) apprendre à se tolérer et à se respecter, 2) s'occuper de choses plus utiles comme se demander comment payer les retraites ou (re)construire les hôpitaux, les routes et les écoles, et, en général, procurer des conditions de vie décentes à la population. Mais le symbolique semble compter plus que le quotidien matériel. Sans doute est-il plus facile à manier?

Références

- Baggioni D. (1986). Préhistoire de la glottopolitique dans la linguistique européenne, de Herder au Cercle linguistique de Prague. *Langages*, 83: 33-51.
- Brouk S. (1985). *La population du monde*. Moscou: Editions du Progrès.
- Dumont L. (1985). Le peuple et la nation chez Herdert et Fichte. In: Dumont, *Essais sur l'individualisme*. Paris: Seuil: 134-151.
- Ferenčuhová B. (1996). La langue et la nation: le cas slovaque. In: Sériot P., éd. *Langue et nation en Europe centrale et orientale du XVIIIe siècle à nos jours. Cahiers de l'ILSL* (Lausanne), n. 8: 103-122.
- Fichte J.G. (1807). *Reden an die deutsche Nation* (trad. fr., *Discours à la nation allemande*. Paris: Aubier, 1981).
- Garde P. (1992). *Vie et mort de la Yougoslavie*. Paris: Fayard.
- Gebert L. (2006). Immagine linguistica del mondo (*Lingvističeskaja kartina mira*) e carattere nazionale nella lingua (*nacional'nyj karakter v jazyke*). A proposito di alcune recenti pubblicazioni. *Studi Slavistici*, III, Firenze University Press (FUP). DOI: 10.1400/56505

- Mel'nikova A. (2003). *Jazyk i nacional'nyj xarakter*. Sankt-Peterburg.
- Montandon G. (1935). *L'ethnie française*. Paris: Payot.
- Renan E. (1992). Qu'est-ce qu'une nation? Association scientifique de France, Bulletin hebdomadaire, 26 mars 1882. In: Renan, *Qu'est-ce qu'une nation?* Paris: Press Pocket, coll. Agora.
- Sériot P. (2005). Oxymore ou malentendu? Le relativisme universaliste de la métalangue sémantique naturelle universelle d'Anna Wierzbicka. *Cahiers Ferdinand de Saussure*, 57:23-43.
- Stalin J. (1913). Marksizm i nacional'nyj vopros. In: Stalin J. *Sočinenija*, t. 2, Moskva: Gosudarstvennoe izdatel'stvo političeskoj literatury, 1953: 290-367 (trad. fr., *Le marxisme et la question nationale*. Paris: Editions du centenaire, 1978).
- Telija V. (1996). *Russkaja frazeologija* [La phraséologie russe]. Moskva.
- Vorkačev S. (s.d.). Lingvokul'turologija, jazykovaja ličnost', koncept: stanovlenie antropocentričeskoj paradigmy v jazykoznanii. In Seminar problemy lingvokonceptologii [La linguoculturologie, la personnalité linguistique et le concept: le devenir du paradigme anthropocentrique en linguistique] <http://kubstu.ru/docs/lingvoconcept/lingvocult.htm>
- Weiss D. (2006). Zur linguistischen Analyse polnischer und deutscher «key words» bei A. Wierzbicka: Kulturvergleich als Sprachvergleich?. M. Marszałek & Nagórko A., Hrsg. *Berührungslinien. Polnische Literatur und Sprache aus der Perspektive des deutsch-polnischen kulturellen Austauschs*. Für Heinrich Olschowsky, Hildesheim-Zürich-New York: 233-257.